



© Alph B. Seny

Olivia Rosenthal France

Le rôle et la présence de l'animal dans le roman

L'auteur

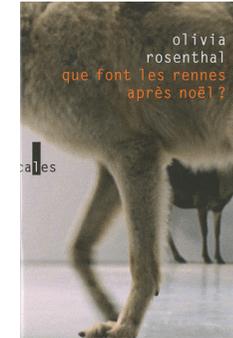
Olivia Rosenthal est maître de conférences en littérature française du XVI^e siècle, et travaille notamment sur l'articulation entre l'écrit et l'oral dans la poésie et sur la lecture à voix haute. Elle a publié six récits qui mettent aux prises des personnages obsessionnels, inquiets, décalés, avec un monde dans lequel ils ne se reconnaissent jamais tout à fait. Olivia Rosenthal a également écrit des fictions radiophoniques et des pièces de théâtre. Son travail sur l'oralité prend aussi la forme de performances où elle dit en direct et en son nom propre des textes humoristiques, grinçants et décalés sur nos folies ordinaires. Écrits pour la scène en collaboration avec cinéastes, écrivains ou plasticiens, ces textes ont été présentés dans divers lieux artistiques et festivals. Dans le cadre de ce travail qui associe l'écriture à des formes de lectures en direct, elle s'est engagée dans un projet sur l'« architecture en paroles », dont elle a déjà imaginé les deux premiers volets.

L'œuvre

- Que font les rennes après Noël ?* (Verticales, 2010) (214 p.)
- Viande Froide* (Centquatre / Lignes, 2008) (112 p.)
- Les Lois de l'hospitalité* (Inventaire/Invention, 2008) **INDISPONIBLE**
- On n'est pas là pour disparaître* (Verticales, 2007 ; Gallimard, coll « Folio », 2009) (215 p.)
- Olivia Rosenthal parle des éditions Verticales* (Presses Universitaires de Paris 10, 2007) (69 p.)
- Les Fantaisies spéculatives de J. H. le sémite* (Verticales, 2005) (163 p.)
- Les Félics m'aiment bien* (Actes Sud, 2004) (70 p.)
- Les Sept voies de la désobéissance* (Verticales, 2004) (90 p.)
- L'Homme de mes rêves ou les mille travaux de Barnabé le sage devenu Barnabé le bègue suite à une terrible mésaventure qui le priva quelques heures durant de la parole* (Verticales, 2002) (204 p.)
- Puisque nous sommes vivants* (Verticales, 2000) (190 p.)
- Mes petites communautés* (Verticales, 1999) (151 p.)
- Dans le temps* (Verticales, 1999) (159 p.)
- À haute voix. Diction et prononciation aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, Actes du colloque de Rennes des 17 et 18 juin 1996*, collectif sous la direction d'Olivia Rosenthal (Klincksieck, 1998) (260 p.)
- Donner à voir : écritures de l'image dans l'art de poésie au XVI^e siècle* (Honoré Champion, 1998)

Zoom

Que font les rennes après Noël ? (Verticales, 2010) (214 p.)



« Vous aimez les animaux. Ce livre raconte leur histoire et la vôtre. L'histoire d'un enfant qui croit que le traîneau du père Noël apporte les cadeaux et qui sera forcée un jour de ne plus y croire. Il faut grandir, il faut s'affranchir. C'est très difficile. C'est même impossible. Au fond, vous êtes exactement comme les animaux, tous ces animaux que nous emprisonnons, que nous élevons, que nous protégeons, que nous mangeons. Vous aussi, vous êtes emprisonnée, élevée, éduquée, protégée. Et ni les animaux ni vous ne savez comment faire pour vous émanciper. Pourtant il faudra bien trouver un moyen. » **O. R.**

La presse

« Pour sonder la nature humaine, Olivia Rosenthal est allée au zoo. Pour connaître le sens de la vie, dans un abattoir. Pour se demander si l'on naît libre, chez un dresseur. Sa démarche est, en soi, assez extraordinaire. Ce qui l'est encore plus, c'est qu'elle y a trouvé des réponses. »

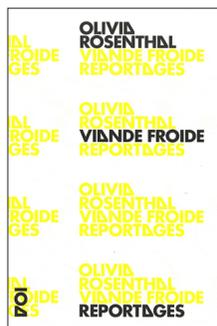
Clara Georges, Le Monde des Livres

« Croisant littérature vétérinaire et récit expérimental, Olivia Rosenthal dissèque avec poésie notre regard sur ce diable d'animal, objet de terreur et de fascination (...). Avec *Que font les rennes après Noël ?*, elle signe un grand roman d'apprentissage. Mieux : un manuel de retour à la vie sauvage. »

Julien Bisson, Lire

« L'ambition d'Olivia Rosenthal pour ce onzième ouvrage est évidente. Elle prend le pan de jouer à la fois sur l'identification et la distance, sur le savoir et le trouble. On loue souvent son intelligence et son savoir-faire : ce livre démontre qu'elle sait les mettre au service d'un récit qui bouscule très sérieusement le lecteur. On n'attendra pas Noël pour s'offrir un des plus forts romans de cet automne. » **Alain Nicolas, L'Humanité**

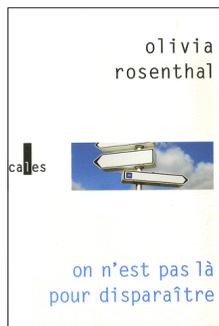
Viande Froide (Centquatre / Lignes, 2008)
(112 p.)



Olivia Rosenthal est l'un des premiers artistes reçus en résidence au Cent-Quatre ambitieux centre culturel qui a ouvert ses portes fin 2008 sur le site des anciennes Pompes funèbres municipales de la ville de Paris. *Viande Froide* résulte des rencontres qu'elle a faites sur le chantier et

alentour, avec les acteurs du lieu, présents et passés. Son récit-fiction fragmenté est également une réflexion sur les mystères de la mémoire des lieux.

On n'est pas là pour disparaître (Verticales, 2007 ; Gallimard, coll « Folio », 2009) (215 p.)
Prix Wepler Fondation La Poste 2007
Prix Pierre Simon Ethique et Réflexion 2007



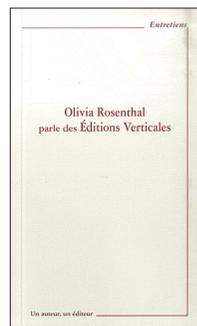
« Le 6 juillet 2004, Monsieur T. a poignardé sa femme de cinq coups de couteau. Quand, lors de son interrogatoire, on a demandé à Monsieur T. pourquoi il avait agi de la sorte, il a été incapable de répondre.

Comment vous appelez-vous ?
Pas moi.

Quel est votre prénom ?
Il ne m'appartient pas. »

On n'est pas là pour disparaître part du portrait d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer pour saisir sur le vif ce qu'est la perte de la mémoire, de la parole et de la raison. Avec ce septième livre optimiste et désespéré, Olivia Rosenthal confirme son talent et son inventivité langagière.

Olivia Rosenthal parle des éditions Verticales (Presses Universitaires de Paris 10, 2007)
(69 p.)



Les relations d'un auteur et de son éditeur se résument-elles au contrat qui les lie ? Dans cet entretien, Olivia Rosenthal, qui publie aux Editions Verticales, évoque son itinéraire éditorial. Elle nous parle de ses rapports de travail avec son éditeur, de sa vision des Editions Verticales et réfléchit à son statut d'auteur.

Les Fantaisies spéculatives de J. H. le sémite (Verticales, 2005)
(163 p.)

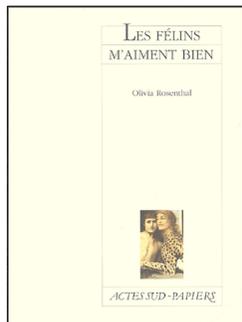


J.H., le personnage central des *Fantaisies spéculatives*, est écartelé entre son inscription dans les traditions juives et de subites envies de s'émanciper de ces rituels ancestraux. Ne sachant trop que faire de son éducation, mais ne sachant pas non plus faire sans, il est traversé de discours contra-

dictoires, mis en péril par une série de dilemmes plus concrets que métaphysiques. Chaque chapitre s'ouvre sur un précepte de l'Ancien Testament, pour mieux le mettre en porte-à-faux. En tout, dix commandements tirés de l'héritage du judaïsme, qui vont donner lieu à d'insolentes applications transgressives, des détournements de sens jouissifs, des contre-pieds sarcastiques ou incongrus.

Butant contre tel ou tel interdit, J. H., ce biologiste à la rationalité désarmante de naïveté, ce mari tout bêtement amoureux, ce fils pas du tout indigne, ce juif ni pratiquant ni assimilé, cherche des solutions existentielles si simples qu'elles vont, peu à peu, l'entraîner dans d'extrêmes complications familiales, professionnelles, sexuelles. Dès lors, il en devient, presque malgré lui, un Candide moderne livré aux aléas rocambolesques de son rapport fluctuant à l'identité juive. En chemin, il s'imaginera éleveur de porcs chez sa mère, hésitera à changer de sexe, à commettre quelque inceste, à adopter un protégé palestinien, à ruiner sa carrière universitaire, autant d'aventures qui l'aideront à distinguer la judaïté normative dont il a hérité de celle, si difficile à définir, qui lui appartient en propre. Par les voies détournées d'un art littéraire de la désobéissance, Olivia Rosenthal met, dans ce roman, les pieds dans le plat d'une question à la fois chargée d'affects personnels et d'actualité brûlante: le repli communautaire.

Les Félics m'aiment bien (Actes Sud, 2004)
(70 p.)



Les Félics m'aiment bien, comédie et farce macabre, met en scène six personnages et quelques figures. Exposés à un péril sourd, effrayant et dif-fus qu'ils ne peuvent nommer, ils se déguisent, échangent leurs rôles, jouent à un jeu cruel dont les règles

et le but demeurent énigmatiques. Alors surgissent toutes sortes de questions, dont les réponses peuvent être surprenantes ou extrêmes : comment vivre ensemble ? Que faire de la part animale qui sommeille en chacun de nous ? Où commence, où s'arrête notre humanité ? Dans cet inquiétant huis clos, fantômes et appétits inavoués se libèrent et sont exposés en pleine lumière.

Les Sept voies de la désobéissance (Verticales, 2004) (90 p.)



Les Sept voies de la désobéissance a tout d'un traité de sagesse extrême-orientale. Il met en scène un vieux maître, Wong, et ses trois disciples : Tchidan, le timide maladif ; Nidan, l'impulsif obstiné et Sandan, une perfection de force tranquille. Chacun joue son rôle à la lettre.

Sept jours durant, le maître va soumettre ses trois disciples à des épreuves allégoriques et tester ainsi leur esprit de résistance ou de soumission.

Tout pourrait donc se passer pour le mieux dans le plus zen des mondes possibles... si Olivia Rosenthal n'avait pas écrit un conte cruel, pour en finir peut-être avec l'idée même de sagesse.

L'Homme de mes rêves ou les mille travaux de Barnabé le sage devenu Barnabé le bègue suite à une terrible mésaventure qui le priva quelques heures durant de la parole (Verticales, 2002) (204 p.)



Barnabé, collectionneur invétéré de plantes, se promène dans l'existence avec une insouciance certaine, dans un bonheur vague et constant, jusqu'au jour où il comprend - à l'occasion d'événements qu'il serait ici inutile de rapporter - que le bonheur dont il jouit est le fruit

d'une terrible illusion.

Il n'a alors d'autre solution que de partir pour tenter de recommencer ailleurs ce qu'il n'a pas bien su faire ici.

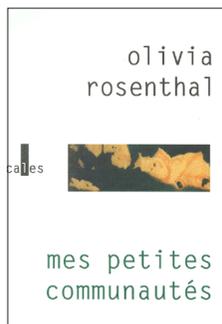
Puisque nous sommes vivants (Verticales, 2000) (190 p.)



Tout a commencé par une lésion presque anodine de la glande pinéale. Peu à peu, la narratrice se rend compte que cette affection va chercher plus loin qu'elle ne l'imaginait. Elle se remet à vider l'abcès des contrariétés diverses qui ont pu dérégler ses sécrétions glandulaires.

Elle se souvient de la jeune fille, au comportement intrigant, dont elle avait un jour emboîté le pas. Une filature qui se poursuivra quelque temps pour s'achever par son corollaire naturel : une aventure amoureuse. Elle élabore alors un plan de contre-attaque et de défense active destiné à se guérir par les moyens du bord, ou du moins à se consoler. On retrouve, dans ce troisième livre d'Olivia Rosenthal, l'humour et la puissance verbale de ses deux précédents. Une langue qui va puiser dans les plus vieilles ressources rhétoriques et dans les raretés précieuses pour dire toute la violence contenue d'une âme torturée d'aujourd'hui. Torturée, mais détachée de l'obscène complaisance qui va trop souvent avec. D'où le plaisir vif que le lecteur retirera de cette prose inventive, déraisonnable et auto-sarcastique.

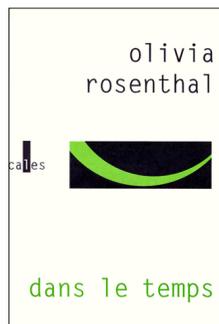
Mes petites communautés (Verticales, 1999) (151 p.)



La recherche des ses origines est, comme chacun sait, une entreprise ardue, et certains sont paresseux ou méprisants pour s'y adonner. C'est le cas de la narratrice de ce récit, qui observe, du haut de sa supériorité malade, le monde en général et sa parentèle en particu-

lier. Ne se fiant qu'à demi à ce qu'elle voit ou à ce qu'on lui raconte, elle esquisse, à partir de bribes recueillies de-ci, de-là de son avant et après naissance, le tableau fictif de ce que devrait être une famille, et invente le portrait de ses grands-parents, parents, oncle et sœur. Portraits convenus, portraits élogieux, portraits factices dont la ressemblance avec l'original est absolument sans importance puisqu'il n'y a pas d'original ou qu'il s'est retiré en un lieu où l'on aurait bien du mal à le dénicher, fût-on chasseur, détective ou juge suprême.

Dans le temps (Verticales, 1999) (159 p.)



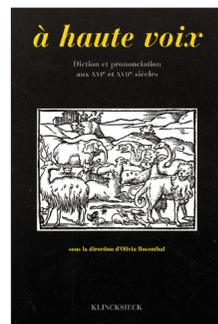
Dans le temps raconte à la première personne, mais ce qu'il raconte et qui le raconte restent incertains.

Ce livre constitue en somme la relation d'un voyage, c'est-à-dire une traversée ou une expérience qui devraient permettre à celui qui parle de définir sa propre identité, de se nommer et par la même occasion de nommer ce qu'il a fait en parlant. Il sera utile au lecteur bien intentionné de prendre au pied de la lettre les indications placées en exergue et de pratiquer la lecture à haute voix. Ce conseil ne s'adresse toutefois qu'au bienveillant lecteur, c'est-à-dire à celui qui acceptera de partager avec ce narrateur problématique une aventure qui ressemble salement à une série d'épreuves.

« Olivia Rosenthal s'adresse « à ceux qui lisent comme j'écris, sans reprendre souffle et presque jusqu'à l'asphixie ». Cet appel mérite d'être suivi tant ce premier livre est drôle, juste, grave et bouleversant. »

Isabelle Rüf, *Le Temps*

À haute voix. Diction et prononciation aux XVIème et XVIIème siècles, Actes du colloque de Rennes des 17 et 18 juin 1996, collectif sous la direction d'Olivia Rosenthal (Klincksieck, 1998) (260 p.)



À la Renaissance, le terme de « prononciation » définit prioritairement le champ de l'action rhétorique et réfère à la part sensible du discours de l'orateur (le geste et la voix).

Or, à un moment où l'imprimé semble d'ores et déjà s'être imposé, la lecture à haute voix et l'art

de bien prononcer continuent à être valorisés dans les pratiques culturelles et cet ouvrage tente de montrer qu'à la Renaissance et encore au XVIIe siècle, l'écrit est, malgré une idée reçue, concurrencé par l'oral.

Cette concurrence entre deux modes de transmission possibles des textes n'est pas seulement analysée ici en termes théoriques (à travers les arts poétiques ou rhétoriques et les discours sur les langues) mais elle est aussi étudiée en termes pratiques, c'est-à-dire dans des domaines où l'expression orale et la diction sont nécessaires : poésie, musique, oraison et théâtre.

Au terme d'un parcours qui fait ainsi passer de la prononciation en poésie à l'articulation des langues vulgaires, cet ouvrage se propose donc de réévaluer la relation entre le dit et l'écrit afin de montrer que les XVIe et XVIIe siècles n'ont pas négligé ce que Paul Zumthor appelait la « voix » et ont même réfléchi à la manière dont la possible profération d'un texte pouvait influencer sur son écriture même.

Donner à voir : écritures de l'image dans l'art de poésie au XVIe siècle (Honoré Champion, 1998)

Dans les arts poétiques du XVIe siècle, largement inspirés des arts rhétoriques de l'Antiquité, la comparaison entre la poésie et la peinture constitue un véritable lieu commun. Cet ouvrage se propose de montrer que ce lieu commun permet aux auteurs du XVIe siècle de repenser le discours poétique et sa spécificité. Analysant l'emploi de la métaphore visuelle, à la fois dans les discours sur la poésie (autour de 1550) et dans les recueils de poésie amoureuse de la fin du XVIe siècle, il tente tout aussi bien de renouveler notre lecture de poètes encore peu connus (François Béroalde de Verville, Clovis Hestean de Nuysement, Christofle de Beaujeu ou Flaminio de Birague), non pas exactement en les réhabilitant, mais en proposant de les lire autrement, c'est-à-dire en mesurant leur poésie à l'aune des discours qui, tout au long du siècle, portent sur l'image, sur les arts de mémoire ou sur la peinture. Ce détour par les arts visuels constitue dès lors un moyen (une méthode) pour repenser un genre difficile à définir, le genre lyrique, et plus précisément pour amorcer une réflexion sur la lyrique amoureuse des années 1570-1620.